



LES DELICES DE LA TURQUIE. LA QUESTION DES ETAPES DANS QUELQUES RECITS DE VOYAGE AU LEVANT (FIN XVI^E, DEBUT XVII^E SIECLE)

Etienne JOUHAUD (U. Limoges)

A la fin du XVI^e siècle le monde ottoman est très bien connu des lecteurs occidentaux. Il est sans aucun doute exagéré de dire que faire « *le voyage de Constantinople* » relève d'une mode, mais le nombre de récits de voyage à la Porte est suffisamment important pour justifier l'emploi, dans le manuscrit d'un homme comme Philippe du Fresne, d'une telle tournure¹. L'usage du déterminant défini montre à quel point, à la fin du XVI^e siècle, l'exercice semblait codifié, à quel point surtout l'espace est quadrillé. Geoffroy Atkinson a montré depuis longtemps que l'empire suscitait un intérêt réel et que le nombre d'ouvrages le concernant était deux fois plus important que celui des récits des conquêtes américaines². Plus récemment, les travaux de Stéphane Yérasimos et Elisabetta Borromeo ont mis en évidence l'intensité du phénomène éditorial concernant l'empire ottoman et, plus largement, le nombre impressionnant de récits de voyageurs traitant de telle ou telle contrée assujettie au pouvoir du sultan³. On ajoutera que Linda MacJannet évalue à un millier environ les ouvrages traitant du Turc en Europe, au cours de la première moitié du XVI^e siècle⁴. Entreprendre le voyage de Constantinople dans les deux dernières décennies du XVI^e siècle, c'est donc autant voyager par les livres que dans l'espace. Pourtant, rien n'indique que l'intérêt pour le monde ottoman ne s'essouffle dans ces années-là. Si les fameux essais de Montaigne sur les Cannibales, ou la parution en 1578 du livre de Jean de Léry offrent d'autres horizons aux lecteurs français, le Levant demeure toujours un centre d'intérêt. Pour preuve, le rythme des publications, tant des récits de voyages que d'ouvrages plus généraux traitant du Levant semble s'accroître à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle. La publication de ces récits atteint même un pic dans les années 1580-1600, selon Stéphane Yérasimos⁵. Il n'en demeure pas moins que ces textes s'ajoutent à un corpus déjà très vaste et qu'ils viennent renforcer la densité du paysage éditorial traitant du Levant à cette période.

¹ Par commodité pour la lecture, nous avons choisi de proposer des traductions des textes rédigés en langue étrangère ou en latin. Philippe du Fresne, , *Le Voyage du Levant, de Venise à Constantinople, l'émerveillement d'un jeune humaniste (1573)*, édition du texte original italien et traduction M. H. Hauser, Paris, Ernest Leroux, 1897, p. 2.

² Geoffroy Atkinson, *Les Nouveaux horizons de la Renaissance française*, Paris, Droz, 1935, p. 10-11.

³ Stéphane Yérasimos indique ainsi qu'il a pu recenser 444 textes relevant du corpus viatique au Levant entre le XV^e et le XVI^e siècle. In *Les Voyageurs dans l'Empire ottoman. Bibliographie, itinéraires et inventaire des lieux habités*, Ankara, Editions de la société turque d'histoire, 1991, p. XIV-XVI. Elisabetta Borromeo, qui s'inscrit dans une démarche similaire, fait état de 203 récits, décrivant 211 voyages rédigés par 164 voyageurs entre 1600 et 1644. In *Voyageurs occidentaux dans l'Empire ottoman (1600-1644)*, vol. 1, Paris, Institut français d'études anatoliennes, Maisonneuve et Larose, 2007, p. 77.

⁴ Linda MacJannet, « "History written by the enemy" : Eastern Sources about the Ottomans on the Continent and in England », *English Literary Renaissance* 36, no. 3, 2006, p. 396-429.

⁵ Stéphane Yérasimos, *Les Voyageurs dans l'Empire ottoman, op.cit.*, p. 23-24. Ces succès tiennent sans doute à ceux que rencontrent les récits de pèlerinage qui, après avoir subi un certain désaveu vers le milieu du XVI^e siècle, brûlent de leurs derniers feux au début du siècle suivant. Marie-Christine Gomez-Géraud a recensé 58 récits diffusés par l'imprimerie avant 1620. Le récit de pèlerinage, qui concerne la Turquie puisque Jérusalem et la Judée sont à l'époque possessions ottomanes, connaît un net regain dans la période tridentine et rencontre des succès significatifs au début du XVII^e siècle. Se reporter notamment aux pages 22 ; 143-156 et 201. In *Le Crépuscule du Grand Voyage. Les Récits de pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999.



Il ne s'agit pas pour nous ici de proposer une taxinomie des différents genres de textes traitant de l'empire ottoman à la fin de la Renaissance. Mais les chiffres que nous venons d'égrainer nous ont permis de mettre en évidence la connaissance certaine de cet espace parmi le public des voyageurs qui ambitionnaient, à leur tour, d'entreprendre un tel périple. Par ailleurs, les types de textes publiés à la fin du XVI^e siècle ont attiré notre attention dans la mesure où ils semblent laisser une place plus grande à l'évocation de l'expérience personnelle du voyageur que dans les textes antérieurs. L'œil cosmographique, dont la prétention était d'englober toute la matière du « monde terraqué »⁶, subit une crise dont Montaigne se fait l'écho, lorsqu'il réclame des « topographes » en lieu et place des cosmographes⁷. Les compilations de textes de voyages, comme les célèbres *Navigazioni e viaggi*⁸ que Giovanni Battista Ramusio mit sous presse dès 1550, ou les *Principall Navigations*⁹ de Richard Hakluyt, publiées en 1589 scellent le destin de l'approche cosmographique qui devient progressivement obsolète¹⁰.

Or ce changement dans les modes de consommation de la disparate du monde nous intéresse particulièrement pour ce que nous voulons montrer dans les pages qui suivent. Grégoire Holtz, dans sa thèse récente sur Pierre Bergeron, fonde l'opposition entre cosmographies et collections sur le jeu des focalisations. Ainsi, écrit-il fort justement, « à la focalisation omnisciente de l'historiographe répond la focalisation interne du voyageur »¹¹. Pour lui, en outre, cette opposition rejoue « en mode mineur » l'opposition entre le cosmographe et le topographe¹², comme le dialogue incessant entre point de vue particulier et volonté de généraliser le propos. Ce changement dans le mode d'appropriation du monde par les lecteurs européens montre que ces derniers accordent désormais davantage d'intérêt au récit d'une expérience non seulement réelle, mais située précisément dans le temps et dans l'espace. Le principe de l'autopsie, sur lequel repose la démarche d'André Thevet, par exemple, ne suffit plus à assurer l'intérêt du lecteur. Quand le voyageur angoumoisien déclare dans la dédicace de sa *Cosmographie de Levant* qu'il est parti sur « la mer hazardeuse » pour « connoistre l'experience des choses, lesquelles plusieurs auteurs de grand renom ont traitées »¹³, il justifie la nécessité du voyage en l'articulant au principe de l'autopsie. Le travail de cabinet ne suffit pas à connaître le monde, la vraie connaissance naît de l'expérience d'un œil qui a vu les choses qu'il décrit. Mais cette prévalence du regard, qui légitime l'entreprise, n'implique pas que la

⁶ Frank Lestringant, *L'Atelier du Cosmographe, Ou L'Image du monde à la Renaissance*, Paris : Albin Michel, 1991, p. 5-6.

⁷ Michel de Montaigne, *Essais*, I, 30, Paris : Gallimard (coll. La Pléiade), 2007, p. 211.

⁸ Giovanni Battista Ramusio, *Delle Navigazioni e Viagi*, Venise : Giunti (3 v.) 1550-1559.

⁹ Hakluyt Richard, *The Principall Navigations, Voiages, and Discoveries of the English Nation : Made by Sea or Over Land to the Most Remote and Farthest Distant Quarters of the Earth at Any Time within the Compasse of These 1500 Years [...]*, London : George Bishop and Ralph Newberie, 1599. Edition moderne du texte : Hakluyt's Collection of the early Voyages, Travels and Discoveries of the English Nation, 4 volumes, London : R. H. Evans, Pall Mall, 1809.

¹⁰ Frank Lestringant, « Le déclin d'un savoir. La crise de la cosmographie à la fin de la Renaissance », in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1991, Volume 46, Numéro 2, p. 56. Marie-Christine Gomez-Géraud relève une tendance à l'utilisation de cartes topographiques dans les récits de pèlerinage à la même époque. In *Le Crépuscule du Grand Voyage*, op. cit., p. 425-426. Dans un article qu'elles ont signé conjointement, Marie-Christine Gomez-Géraud et Sylviane Albertan-Coppola étudient la place qu'occupe l'ouvrage de Ramusio dans l'édition de l'époque. Elles rappellent par ailleurs que la Turquie est singulièrement absente des volumes de Ramusio. Celle-ci n'est en effet évoquée qu'indirectement. Cette absence semble bien trouver ses raisons dans le contexte éditorial. De la même façon, elles indiquent que, si l'objectif de Ramusio est avant tout d'être « ordonnateur du monde », celui des éditeurs anglais, mais aussi hollandais est avant tout commercial. Voir, « La collection des Navigations et Voyages (1550-1559) de Jean-Baptiste Ramusio : mécanismes et projets d'après les para-textes », in *Revue d'études italiennes*, septembre 1990, respectivement p. 68 et p. 66.

¹¹ Grégoire Holtz, *L'Ombre de l'auteur, Pierre Bergeron et l'écriture du voyage au soir de la Renaissance*, Genève, Droz, 2010, p. 221.

¹² *Ibid.*

¹³ André Thevet, *Cosmographie du Levant : revue et augmentée de plusieurs figures*, Lyon, MDLVI, p. 1.



personnalité du voyageur se retrouve en position d'ordonnatrice du récit : c'est davantage le regard qu'il porte sur le monde qui structure le texte, que sa personne même. Le voyageur se plaît au contraire à lister, à cataloguer les merveilles et choses surprenantes qu'il repère, le témoignage sur son voyage à proprement parler passant au second plan.

La démarche des auteurs que nous allons suivre est sans doute différente. Ces derniers ne prétendent pas passer pour des savants. Au contraire, ils s'inscrivent parfaitement dans cette évolution progressive des goûts du public que nous venons de relever. Il est intéressant de souligner que, dans ces mêmes années 1580-1620, se développent le genre des mémoires¹⁴, d'une part, et qu'a lieu une codification du voyage via les *artes apodemicae* d'autre part¹⁵. Dans les deux cas, c'est le sujet qui devient centre de la narration et qui ordonne la délivrance du savoir à partir d'une expérience unique. Le pic de publications de récits ayant trait au Levant à la fin du XVI^e siècle s'inscrit dans un paysage de pensée qui donne à l'expérience personnelle un sens nouveau même si cela n'implique pas une mise au second plan de toute tentative didactique. Car il va de soi que, pour la période qui nous occupe, celle-ci est encore un axe primordial des enjeux du texte viatique. Mais, au-delà du regard, c'est la présence d'un individu, au cœur du texte dont il ordonne la trame, qui fait la spécificité du corpus que nous allons étudier. Friedrich Wolfzettel fait l'hypothèse que c'est quand un territoire commence à être très connu et qu'il n'a plus grand-chose à livrer, que le récit de voyage peut se recentrer sur soi¹⁶. Dans cette perspective, il nous est apparu qu'un moment du voyage méritait notre attention, c'est celui de l'étape. Quel moment plus propice en effet pour relater une expérience personnelle ?

L'étape correspond en effet au moment privilégié où le voyageur est confronté à l'altérité. Or celle-ci est d'autant plus marquante pour les voyageurs du Levant que le Turc incarne au XVI^e siècle une sorte d'altérité radicale. La proximité de ce qui est encore considéré comme un envahisseur pose sans aucun doute problème aux voyageurs, car il faut gérer ce rapport à l'Autre dans le texte. Par ailleurs, l'étape correspond à un moment du voyage qui relève de l'intime. Le voyageur, qui n'a plus à s'occuper, pour un temps, des dangers de la route, trouverait dans ces moments de repos le temps de s'accorder plus d'attention. C'est aussi, probablement, le temps privilégié de l'écriture du journal de voyage. L'étape constituerait donc un moment charnière du récit qui articule à la fois relation à l'Autre, et évocation de l'intimité du voyageur. Cela contribue à en faire un épisode particulièrement épineux à traiter tant il déroge aux règles du genre, privant le lecteur du flot d'informations que délivre la route et de la distance jusque-là maintenue avec le « Turc ». Aussi devons-nous avouer d'entrée que parler des étapes du voyage en Turquie revient en partie à faire parler le silence. L'un des moyens trouvés par les voyageurs pour évacuer tous les inconvénients que nous venons d'évoquer fut sans doute de taire des épisodes qui, à leurs yeux, ne devaient revêtir que peu d'intérêt pour leurs futurs lecteurs.

La façon dont ces courts moments narratifs sont traités, dans leur brièveté même nous a cependant semblé intéressante à étudier. Nous nous intéresserons ici à la façon dont des voyageurs de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e ont pu appréhender ce passage de leur récit. Nous suivrons plusieurs jeunes hommes qui ont entrepris, pour des raisons professionnelles ou par simple curiosité, de faire le chemin de Constantinople. Qu'ils soient partis dans le sillage d'une ambassade ou, plus rarement, qu'ils aient entrepris un voyage

¹⁴ Marc Fumaroli, « Les Mémoires au carrefour des genres en prose », in *La Diplomatie de l'esprit*, Paris, Gallimard (coll. Tel), 2001, p. 183-216.

¹⁵ Voir notamment Justin Stagl, *Eine Geschichte der Neugier. Die Kunst des Reisens 1550-1800*, Wien: Böhlau 2002, p. 82-83. Voir aussi de Justin Stagl toujours : « Un Système de littérature normatrice des voyages au XVI^e siècle », in Gilles Chabaud, Evelyne Cohen, Natacha Coquery, Jérôme Penez (éds.), *Les Guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle. Villes, paysages, voyages*, Paris, Belin (coll. Mappemonde), 2000, p. 43.

¹⁶ Friedrich Wolfzettel, *Le Discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1996, p. 40



individuel, tous les voyageurs ont en effet pu expérimenter ce qu'ils appellent les « délices de Turquie ». Nous limiterons notre étude à leur plongée dans l'univers ottoman en nous intéressant essentiellement à leur traversée de la péninsule balkanique. Nous n'avons pas voulu considérer de corpus particulier, dans la mesure où l'espace choisi, ainsi que la période, nous semblait permettre d'offrir les conditions d'une problématisation suffisante. Il nous incombe cependant de présenter les auteurs dont les textes nous ont le plus servi. Le premier d'entre eux est un voyageur flamand célèbre, Ogier Ghiselin de Busbecq¹⁷, ambassadeur de l'empereur Ferdinand. Celui-ci fit le voyage au milieu du XVI^e siècle, mais ne fit publier son récit sous forme de lettres qu'au début des années 1580. Philippe du Fresne, jeune protestant dont la famille est originaire de Toulouse prit la route à l'automne 1572, afin d'éviter, à la demande insistante de son père, de revenir dans une France plongée dans l'effroi de l'après Saint Barthélémy. Jean Palerne¹⁸, gentilhomme forézien, est parti, lui, pour des raisons qui n'ont guère été éclaircies. Il revendique cependant la curiosité comme moteur de son périple. Louis Deshayes de Courmenin¹⁹ est sans doute le moins connu parmi ces jeunes hommes. Il a entrepris le voyage au début des années 1620 à l'instigation du roi Louis XIII, afin de régler les problèmes auxquels étaient confrontés les catholiques de l'empire du sultan. À ces personnages viendront s'adjoindre quelques voyageurs anglais. Car si la Turquie intéresse depuis bien des années le public continental, le développement des relations entre l'empire ottoman et l'Angleterre élisabéthaine vient encore renforcer la bibliographie des voyages au début du XVII^e siècle.

Nous n'envisagerons pas l'évocation des auberges turques dans une perspective historique, mais avec pour ambition de proposer une réflexion sur la façon dont les auteurs ont cherché à rendre compte de leur expérience. Il s'agira pour nous d'interpréter aussi les raisons pour lesquelles l'évocation du gîte, aussi rapide soit elle, pourrait acquérir une place nouvelle au sein du texte viatique tant par l'exotisme qu'elle conforterait que parce qu'elle confirmerait son caractère personnel. Nous avons voulu nous pencher sur la façon dont les auteurs ont retranscrit les premiers contacts qu'ils ont pu avoir avec l'hospitalité ottomane. Nous pourrions ainsi considérer que si le périple est périlleux, les modalités du séjour telles qu'elles sont mises en scène par les auteurs, ne relèvent pas moins de l'*aventure*.

LA « TURQUIE D'EUROPE », UN ESPACE ANXIOTIQUE

La puissance du sultan s'étend, à la fin du XVI^e siècle, sur toute la péninsule balkanique et remonte jusqu'au nord de la Hongrie. Ce que l'on appelle alors « la Turquie d'Europe » est un espace singulier pour le voyageur de l'ouest européen en ce qu'il correspond à un lieu sur lequel s'est inscrite durablement une force jugée étrangère. Les voyageurs tirent généralement de leur traversée de cet espace une représentation particulièrement négative, comme si l'hostilité du « Turc » devait se refléter dans le paysage sur lequel il avait étendu sa domination. Si les dangers de la route sont inhérents aux voyages-mêmes, et ce à travers toute l'Europe de la Renaissance, la destination finale des voyageurs, cette Constantinople conquise par les Turcs, semble dessiner une ligne d'horizon nécessairement menaçante. Quel que puisse

¹⁷ Ogier Ghiselin de Busbecq, *Les Lettres turques* (1589), trad. du latin Dominique Arrighi, Paris, Champion (coll. Champions classiques, série « Littératures »), 2010.

¹⁸ Jean Palerne, *Pérégrinations du Seigneur Jean Palerne Forésien, secrétaire de François de Valois, duc d'Anjou et d'Alençon etc. Où il est traité de plusieurs singularitez et antiquitez, remarquées es provinces d'Egypte, Arabie déserte et pierreuse, Terre Sainte, Surie, Natolie, Grece, et plusieurs isles tant de la mer mediterrane que Archipelague. Avec la manière de vivre des Mores et Turcs et de leur religion. Ensemble un bref discours... à Constantinople...* Lyon, 1606, B.N. Fr, G27399.

¹⁹ Louis Deshayes de Courmenin, *Voyage de Levant fait par le commandement du roy en l'année 1621*, Paris, Adrian Taupinar, 1624.



être l'itinéraire choisi, les voyageurs relèvent la plupart des sites défensifs qu'ils ont pu voir. Les frontières semblent ainsi hérissées de places fortes, vénitiennes pour les unes, turques pour les autres²⁰. La fréquence avec laquelle ils font état de ces « châteaux » comme ils les appellent souvent, crée une tension dramatique qui confère à l'entrée en Turquie un caractère bien particulier. Par ailleurs, lorsque les voyageurs progressent en Roumélie, ils rappellent, avec une constance susceptible d'inquiéter des lecteurs qui ne manqueront pas d'être impressionnés par le penchant du Turc pour la destruction, les châteaux en ruines qu'ils peuvent apercevoir le long des chemins qu'ils arpentent²¹. Cela confère à l'entrée en Turquie d'Europe un caractère spectaculaire dans la mesure où ces descriptions contrastent avec l'évocation des territoires qui sont restés sous domination occidentale. Ce que l'on montre à chaque fois, ce sur quoi l'on insiste, au-delà du simple principe testimonial qui fonde le genre viatique, c'est que, sur ces franges de l'Europe, les tensions sont permanentes. Plus encore, lorsque l'on considère la description des paysages traversés, l'on ne peut que constater la fréquence avec laquelle les voyageurs mentionnent les villages laissés à l'abandon, la misère des populations chrétiennes autochtones²². Si bien que la progression des voyageurs, depuis la Hongrie ou depuis Raguse, jusqu'à l'entrée des territoires sur lesquels le Turc exerce une domination historique ancienne, donne l'impression d'une lente progression dans les ténèbres. Busbecq, l'ambassadeur de Ferdinand I^{er}, qui fit le voyage en 1553-1554 raconte ainsi :

Ce voyage ne manqua pas non plus d'épreuves qui lui étaient propres : je n'avais pas l'habitude de monter à cheval dans des conditions difficiles et, de plus, cette époque de l'année, à cause des terribles orages, des bourbiers et des journées trop courtes, était la plus défavorable pour voyager, de sorte que j'étais obligé d'employer la plus grande partie de la nuit à me déplacer et à courir non sans péril à travers l'obscurité épaisse des ténèbres sur une route qui n'en était pas une²³.

L'ambassadeur entend montrer toutes les difficultés du voyage. L'on constate cette même tendance à décrire un paysage désolé ou désolant dans de nombreux récits. Cela tient pour partie à la période à laquelle le voyage s'effectue. L'automne et l'hiver sont deux saisons peu propices aux périple maritimes. C'est la raison pour laquelle les voyageurs ayant pris la route à la fin de l'été choisissent la plupart du temps de rejoindre Constantinople par voie de terre. Leur entrée en territoire ottoman, qu'elle s'effectue par la Hongrie ou, pour ceux qui arrivent de Venise, par Raguse, n'en est que plus austère. Cela permet également à un auteur comme Busbecq, de se mettre en valeur en insistant sur le courage dont il a dû faire preuve pour traverser ces contrées pleines de dangers.

²⁰ Parmi les innombrables exemples, on se limitera à ceux qui marquent une étape importante de la progression, celle qui signifie le passage en territoire ottoman. On peut en donner quelques exemples : William Lithgow, voyageur écossais fait le voyage par mer dans les années 1615. Il parle de Corfou, dernière possession vénitienne en mer tyrrhénienne, comme de la « citadelle de la Chrétienté ». William Lithgow *Travels and voyages through Europe, Asia and Africa*, Edimbourg, A. Murray and J. Cochran, 1770 (9^{ème} édition), p. 53. À la frontière entre les territoires de Ferdinand I^{er} et ceux du Grand Turc, lorsque l'on vient de Vienne, c'est la place fortifiée de Komorn qui joue ce rôle. Busbecq, et Courmenin l'évoquent tous deux dans leurs récits. Busbecq, *op. cit.*, p. 41-42. Courmenin, *op. cit.*, p. 27-28.

²¹ C'est particulièrement le cas de Courmenin. Voir par exemple sa traversée de la Hongrie. *Ibid*, p. 41-52.

²² Fynes Moryson, voyageur anglais parti de Venise en 1595 pour rejoindre Constantinople, puis Jérusalem, note le témoignage concordant de plusieurs personnes qui l'informent de la situation de chaos qui règne dans les territoires situés dans la péninsule balkanique. Il choisit donc de rejoindre Constantinople par bateau. Fynes Moryson, *An Itinerary containing his ten yeeres travel through the twelve dominions of Germany, Bohmerland, Sweitzerland, Netherland, Denmarke, Poland, Italy, Turkey, France, England, Scotland and Ireland*, publié pour la première fois en 1617 à Londres par John Beale. Edition moderne utilisée : *The Itinerary of Fynes Moryson, in four volumes. Vol. 1*, Glasgow : James MacLehose and Sons, 1908, p. 445.

²³ Busbecq, *op. cit.*, p. 36.



En outre, aux périls naturels de la route viennent s'ajouter les multiples brigands qui imposent de voyager en convoi. D'ailleurs, lorsque l'on prend le chemin du milieu et que l'on vient de Vienne, les voyageurs choisissent fréquemment le bateau, les méandres du Danube étant préférables, du moins jusqu'à Belgrade, aux voleurs qui infestent les alentours des principaux axes routiers. Le voyageur lorsqu'il en vient à devoir traverser la péninsule balkanique évoque ainsi régulièrement les dangers inhérents à cet espace. Busbecq est pris dans une escarmouche dès son arrivée en Hongrie²⁴, Palerne évoque la nécessité de positionner des tambours à l'entrée des forêts²⁵, du Fresne se voit conseiller de progresser les armes à la main²⁶, Henry Blount, qui voyage sans le cortège d'une ambassade au commencement des années 1630, sera à plusieurs reprises confronté à l'animosité des brigands et hommes d'armes turcs et sera finalement, un matin, retrouvé tout « *bloody* »²⁷. Ces épisodes apparentent parfois le récit de voyage de la période que nous considérons au roman d'aventures. Mais, d'une façon plus générale, la seule évocation des brigands, les « Haïdouks », suffit à dessiner un environnement particulièrement anxiogène²⁸.

À ce titre, il serait légitime de penser que le gîte pourrait correspondre à un moment privilégié de repos du corps, autant que de pause narrative. Il apparaît à bien des égards que son évocation, notamment celle que les voyageurs font du premier gîte se trouvant en territoire ottoman, participe pleinement d'une théâtralisation de l'entrée en Orient. Une métaphore revient d'ailleurs de façon récurrente dans les propos des voyageurs, lorsqu'il s'agit d'évoquer ce premier contact, c'est celle du goût. Busbecq parle des « *délices de Turquie* », du Fresne commence à « *goûter les délicatesses turques* » et Courmenin « *les délices de la Turquie* »²⁹. Autant la description des ruines de châteaux et de villages, l'ombre des frondaisons et l'humidité ambiante dessinent un espace inquiétant, autant la mention de la première étape permet de créer une distance. La récurrence avec laquelle la métaphore est employée montre qu'elle relève du lieu commun. En cela elle s'inscrit dans un discours ironique à l'égard de l'étranger. Mais l'antiphrase est ici d'autant plus curieuse qu'il est très rare que les voyageurs mentionnent la qualité des repas ou même le type d'aliments qui leur sont proposés, avant d'être parvenus au cœur de l'empire. Tout cela fonctionne comme si le temps du voyage devait pour partie tenir à distance la confrontation avec l'Orient proprement dit, et que la peinture du spectacle ottoman ne devait intervenir qu'au moment où celui-ci serait le plus imposant, c'est-à-dire au plus près de la Sublime Porte. Il n'en demeure pas moins que la halte semble bien correspondre à une forme de contrepoint de l'univers menaçant des forêts balkaniques. C'est un espace dans lequel, à défaut de trouver un plein repos, il est possible de dédramatiser son entrée en terre ottomane. Cela permet également de confronter les lecteurs à une entrée progressive dans l'univers ottoman, d'en décrire les mœurs et cela vient suppléer les rares descriptions d'éléments d'architecture ottomane. Ce fait est d'autant plus intéressant que les voyageurs sont encore sur un territoire où la présence chrétienne n'est pas négligeable. Sur ce

²⁴ *Ibid*, p. 41-42.

²⁵ Jean Palerne, *op. cit.*, p. 504-505.

²⁶ Philippe du Fresne, *op. cit.*, p. 33. Voir aussi : Louis Deshayes de Courmenin, *op. cit.*, p. 73 ; Busbecq, *op. cit.*, p. 131.

²⁷ Henry Blount, *A Voyage into the Levant : A Brief relation of a journey lately performed by master Henry Blount, gentleman, by the way of Venice, into Dalmatia, Sclavonia, Bosnia, Hungary, Macedonia, Thessaly, Thrace, Rhodes, and Egypt, unto Cairo : with particular observations concerning the moderne condition of the Turkes, and other people under that empire*, London, Andrew Croke, 1636 (seconde édition), p. 16.

²⁸ Gilles Veinstein estime que l'on peut distinguer trois cercles de domination ottomane dans les Balkans : la Hongrie et le nord de la Roumanie actuelle sont difficiles à contrôler ; la Grèce, la Serbie, l'Albanie, le Monténégro et la Bosnie constituent une zone transitoire ; les autres pays, plus proches du centre névralgique du pouvoir et conquis de longue date forment un premier cercle où l'autorité du sultan s'affirme avec toute sa force. Les montagnes balkaniques exposent donc bien les voyageurs au danger. Henry Laurens, John Tolan et Gilles Veinstein, *L'Europe et l'Islam, quinze siècles d'histoire*, Paris, Odile Jacob, 2009, p. 162-164.

²⁹ Busbecq, *op. cit.*, p. 43 ; du Fresne *op. cit.*, p. 21 ; Courmenin, *op. cit.*, p. 42.



point, ils semblent porter peu d'intérêt aux éléments d'architecture susceptibles d'incarner dans le paysage des villes, la domination ottomane, jusqu'au moment où, parvenus à proximité de Constantinople, ils l'accepteront symboliquement en décrivant mosquées, bains etc. Un lieu, finalement, se distingue et peut faire l'objet d'une description, c'est le gîte et, singulièrement, le caravansérail.

L'ETAPE, FAIRE PARLER LE SILENCE

Evoquer l'étape fait *a priori* partie des lois du récit de voyage. Le rédacteur ne peut s'en abstraire dans la mesure où le principe mimétique sur lequel le genre se fonde lui impose normalement de mentionner les lieux traversés. Or, à bien regarder l'articulation de la narration viatique à la Renaissance, force est de constater que ce moment de pause, de repos auquel le voyageur doit s'abandonner volontiers, une fois devenu auteur, il ne prend plus guère la peine d'en faire l'exposé. Comme si l'étape se révélait incapable de stimuler suffisamment l'intérêt du lecteur, comme si le récit avait d'autres ambitions que de relater les menus particularités des événements auxquels le voyageur avait pu être confronté. Il apparaît bien que, comme nous le rappelle Daniel Roche, les récits de voyage du XVI^e siècle et même ceux du début du XVII^e³⁰, laissent peu de place à la narration de ce type d'épisodes. Dans la plupart des cas en effet, l'évocation du gîte fonctionne davantage comme un moyen pour séquencer la narration, pour signifier la progression spatiale autant que temporelle. Dans cette perspective, les notations personnelles se limitent souvent au minimum.

Les voyageurs qui entreprirent d'investir le territoire du sultan ne font pas exception à la règle. Si l'étape est mentionnée avec régularité dans les récits qui nous intéressent, elle fait le plus souvent l'objet d'une simple notation. Philippe du Fresne mentionne presque systématiquement les lieux dans lesquels il s'est arrêté mais son commentaire dépasse rarement quelques lignes. Ce dernier parle en effet du « *pauvre caravansérail* » dans lequel il a logé à Guasc, du « *bon caravansérail* » de Trantista et il nous indique qu'à Fotscha les voyageurs restèrent « *un jour dans un caravansérail mauvais et puant, et nous eûmes toute la nuit la pluie sur le dos* »³¹. Ces évocations réitérées des escales du voyage rapprochent le récit du jeune homme du journal de bord ou du guide de voyage. Mais l'on ne peut que remarquer que du Fresne ne s'étend pas sur la question. Le texte prend part, en quelque sorte, à une topographisation de l'espace telle que pouvait la souhaiter Montaigne.

Les étapes participent ainsi à une mise en scène horizontale du voyage, tant parce que leur succession suggère une progression dans un espace-temps vécu que parce que le paysage qui les sépare, décrit à hauteur d'homme, se trouve borné par une ligne d'horizon. C'est dire que les relations de voyage qui se donnent à lire dans la dernière partie du XVI^e siècle et dans les premières décennies du siècle suivant, ne laissent guère plus de place à ce moment que l'inventaire cosmographique dont nous parlions plus haut. C'est au contraire un instant où le voyageur semble brièvement se retirer de la scène pour ne laisser de son périple que l'impression d'une « *force qui va* ». L'étape, plus qu'aucun autre moment peut-être, par le silence qui l'entoure généralement, révèle la distorsion existante entre l'expérience du voyageur et les motivations de l'auteur. Le traitement de cet épisode dans le texte pouvait s'avérer problématique. Ce dernier n'a en effet pas les qualités narratives du périple en tant que tel, il ne permet guère de décrire *a priori* les dangers de la route ; et, en même temps, il

³⁰ Daniel Roche, *Les Circulations dans l'Europe moderne XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Pluriel, 2013, p. 227 : « *Les récits de voyage sont moins bavards sur ce point. Dire les auberges où l'on est passé est un lieu commun dont la nécessité coïncide avec le bornage des étapes, le découpage du temps et de l'espace, le moyen de placer - comme dans le roman - l'évocation du pittoresque local et des sociabilités de la route* ».

³¹ Philippe du Fresne, *op. cit.* p. 26-27. Voir aussi Yvelise Bernard, *L'Orient du XVI^e siècle à travers les récits des voyageurs français : regards portés sur la société musulmane*, Paris : L'Harmattan, 1988, p. 397.



confronte lui-même l'auteur à la redite. C'est ce que l'on remarque dans les exemples de Philippe du Fresne cités plus haut.

Si l'on étudie les quelques lignes que les auteurs consacrent à leurs gîtes, l'on apprend cependant des choses sur le quotidien du voyage. Le secrétaire de Deshayes de Courmenin prévient le lecteur en prenant l'exemple de son maître : « *le sieur des Hayes avoit pourveu, en faisant porter un lict et la garniture d'une chambre : car c'est ainsi qu'il faut faire pour eviter l'incommodité que l'on reçoit en voiageant dans le Levant* »³². Ce conseil aux futurs voyageurs se veut à la fois une information pratique en même temps qu'il souligne l'incommodité du voyage. Mais il intervient aussi pour rappeler les différences de mœurs. Busbecq écrit ainsi, à propos de sa première nuit en territoire turc : « *Je suis reçu avec une hospitalité toute militaire. En guise de lit, des tapis épais d'un genre plutôt grossier sont étendus sur des brancards. Pas de matelas ni de draps* »³³. Les descriptions que font les auteurs de leurs hôtes doivent beaucoup au portrait caractéristique du « Turc », tel qu'on le peignait à l'époque. Le ton légèrement ironique servait à la fois à suggérer les différences des coutumes et à moquer celles d'un peuple nomade qui avait encore, selon les voyageurs, une conception du confort somme toute spartiate³⁴. La situation de l'ambassadeur n'est pas la même que celle des voyageurs du commun. Il est effectivement reçu par les autorités militaires, mais il semble se plaire à rappeler qu'il n'a pas bénéficié de conditions de séjour beaucoup plus avantageuses que d'autres voyageurs³⁵. Il semble que le voyage de Turquie, avec le cortège de dangers qu'il implique, pouvait générer une mise en scène de soi susceptible de mettre en évidence le courage du voyageur. Le corps ne se repose guère une fois la frontière franchie, et c'est en partie le cas parce que les coutumes hospitalières sont différentes.

À bien y regarder, les auteurs font état de quatre modalités d'hébergement distinctes dans les récits de leur traversée des Balkans qui permettent d'informer le lecteur sur les spécificités de l'hébergement dans la Turquie d'Europe :

- le campement ou l'hébergement provisoire à la mode turque. Le plus souvent, celui-ci s'établit dans le cadre d'un campement militaire, l'ambassade se trouvant encadrée par les officiers envoyés par le sultan pour accompagner le nouveau diplomate ;

- le caravansérail. C'est généralement le motif le plus développé, y compris, nous le verrons, dans les ouvrages antérieurs aux années 1580. C'est le caravansérail en effet qui concentre le mieux les ingrédients constitutifs de l'altérité orientale. À ce titre, sa description est justifiée par les impératifs didactiques du texte viatique.

- le gîte chez l'habitant, principalement chez les chrétiens. Dans ce cadre, il est évident que le rapport qui peut s'établir avec des coreligionnaires (même s'ils n'appartiennent pas à la même branche de l'église chrétienne) est un moment important de la narration.

- la belle étoile lorsque les conditions du voyage l'exigent.

Le caractère aventureux du périple rend parfois nécessaire de se passer de toit. Si cela n'arrive guère pour les ambassades, qui ont le matériel et le personnel suffisant pour camper de façon relativement confortable³⁶, les quelques voyageurs individuels qui entreprennent de

³² Louis Deshayes de Courmenin, *op. cit.*, p. 43.

³³ Busbecq, *op. cit.*, p. 42-43.

³⁴ Deshayes de Courmenin s'étonne de la frugalité de voyageurs turcs qui sont pourtant de marque. Ils étaient, nous dit-il : « *si pauvrement, que nous en avions pitié* ». Un peu plus loin, il tend encore à présenter ce peuple comme un peuple en mouvement, fort d'une puissante tradition nomade : « *bestes aussi bien que les hommes vivent de peu* » *Op. cit.*, p. 94-95. Ces remarques sur la proximité entre les voyageurs et surtout les soldats turcs et leur monture se trouvent dans de nombreux récits. Elles alimentent le stéréotype d'un peuple à l'histoire marquée par le nomadisme. Voir aussi Busbecq, *op. cit.*, p. 46-47 et p. 58-59.

³⁵ Deshayes de Courmenin fait des remarques sensiblement identiques à propos de sa découverte de l'hospitalité ottomane. *Op. cit.*, p. 42.

³⁶ On a pu remarquer que Courmenin, accompagné de son secrétaire, a le matériel nécessaire pour établir un petit campement. Il en va de même pour Busbecq, qui le rappelle à différentes reprises. Busbecq, *op. cit.*, p 57 ; voir



traverser les montagnes de Serbie, de Bulgarie voire de Morée, sont parfois obligés de coucher à la belle étoile³⁷. Cela fait bien entendu partie du quotidien du voyageur. Sur ce point, l'on peut remarquer que l'expérience de l'étape en terre ottomane semble aussi mettre à l'épreuve leur résistance physique.

Or, s'il est une chose que les auteurs tiennent justement à rappeler avec régularité, c'est que les auberges sont denrées rares dès lors que l'on se trouve sur les terres du sultan. De fait, l'une des particularités du logement des voyageurs en terre ottomane est l'existence des caravansérails ou des imarets. Ces auberges publiques se distinguaient essentiellement par la présence, ou non, de chambres individuelles et se situaient le plus souvent à proximité immédiate des grands axes de circulation. Nous reviendrons plus tard sur l'intérêt que peut revêtir l'étude de la description de ce mode d'hébergement dans les récits. Pour l'heure, force est de constater que les escales ne font guère l'objet de développements conséquents dans les textes. Deux raisons semblent justifier une évocation plus longue. Soit un événement survenu de manière intempestive le justifie, par exemple lorsque l'ambassadeur Busbecq, importuné par les « cris » des soldats turcs qui, trompés par « l'éclat de la lune » qu'ils prenaient pour le soleil matinal, le réveillaient en pleine nuit dans la campagne bulgare³⁸. Dans ces instants, le voyageur s'attarde moins sur les spécificités du mode d'hébergement que sur la satire des hommes qui sont censés assurer sa protection. L'épisode ne trouve son intérêt que parce qu'il colore le récit d'une tonalité comique et qu'il met également en évidence la supériorité intellectuelle du voyageur occidental, qui finit par donner une montre à ses compagnons de voyage afin qu'ils ne le dérangent plus dans son sommeil. Soit le gîte incarne presque en lui-même un élément de l'identité ottomane, comme c'est notamment le cas du caravansérai. Dans tous les cas, l'étape correspond rarement, dans les textes, à un moment de repos du corps. Elle apparaît au contraire comme une épreuve supplémentaire, tant l'inconfort du séjour est grande. Elle manifeste aussi en creux les différences culturelles que les auteurs entendent bien souligner.

PROBLEMATISER L'ALTERITE OTTOMANE

Symbole vivant des distinctions culturelles existant entre Orient et Occident, le caravansérai apparaît aux voyageurs comme une incongruité architecturale qu'ils ont parfois de la peine à expliquer. Pierre Belon du Mans en fait une ample description, au point de lui consacrer un chapitre. Il explique dans ses *Observations* qu'« il n'y a aucunes hosteleries en Turquie ; mais qu'on trouve des hospitaux à se loger »³⁹. À sa suite, l'on en trouvera la peinture dans la plupart des récits de voyage au Levant. Tous s'astreignent alors à manifester leur étonnement devant une chose qui n'existe pas en Occident. D'abord, parce que les caravansérails relevaient des infrastructures publiques, tandis que les *hosteleries* européennes appartenaient généralement à des propriétaires privés. Ils avaient en effet été construits à partir de fonds octroyés par des donateurs privés, le plus souvent de hauts fonctionnaires, qui voyaient dans cette pratique le moyen de respecter le waqf, l'un des commandements de l'Islam⁴⁰. Le puissant trouvait ainsi le moyen de se montrer respectueux envers sa religion. Il rendait aussi à la population un service qui pouvait paraître d'autant plus légitime que lui-

aussi p. 61-62. La condition particulière des voyages d'ambassadeurs induit des coûts non négligeables qui sont généralement laissés à la charge du sultan. Courmenin, *op. cit.*, p. 42.

³⁷ C'est le cas de William Lithgow, *op. cit.*, p. 64 ou de du Fresne lorsque, attendant le convoi de l'ambassadeur qu'il avait précédé en sortant de Raguse, il doit dormir « à la belle étoile », *op. cit.*, p. 21.

³⁸ Ogier Ghiselin de Busbecq, *op. cit.*, p. 60-62.

³⁹ Pierre Belon du Mans, *Les Observations de plusieurs singularitez et choses mémorables, trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays estranges*, Anvers, 1555, chapitre LIX, p. 59-61.

⁴⁰ Yvelise Bernard, *op. cit.*, p. 86 et suiv. Voir aussi Thérèse Bittar, *Soliman, L'Empire magnifique*, Paris, Gallimard, 1994, p. 83



même, par la pratique du devchirme, en était issu. Le prélèvement des enfants du tribut qui s'opérait surtout dans les provinces européennes de l'empire avaient pour fonction d'alimenter les serviteurs de l'état. Formés au sein des principales institutions impériales, les plus doués de ces enfants pouvaient envisager une ascension sociale rapide.

Philippe du Fresne explique la fondation des lieux publics dont peut disposer le voyageur : « *En effet comme en Turquie il n'y a personne qui tiennne hôtellerie, les riches et les grands, poussés par la piété et l'humanité, ont fait construire certains lieux publics où tous les voyageurs de toute religion se pussent loger* »⁴¹. Les infrastructures sont donc le fait de mécènes. Elles sont le résultat de la structure de l'Etat. Le caravansérail, dans son architecture même, pourrait fonctionner comme une métonymie des différences culturelles qui existaient entre Occidentaux et Levantins dont veulent témoigner les voyageurs. Car ce qu'ils décrivent implicitement, c'est l'organisation d'une société entière : à la différence des hommes d'Etat européens, dans leur grande majorité issus de la noblesse, les notables ottomans devaient leur distinction à leur mérite personnel ou à leurs intrigues. En construisant mosquées, bains publics ou caravansérails – et souvent ils investissaient suffisamment pour bâtir tout un complexe – ils rendaient un service public qui correspondait logiquement à la conception qu'ils se faisaient de leur rôle au sein de la structure sociale. Reste que si la plupart des voyageurs relèvent la mixité sociale et confessionnelle à l'œuvre dans ces institutions, ils n'en oublient pas pour autant leur inconfort patent. Busbecq écrit ainsi :

Il est temps de dire quelque chose des auberges au nous séjournions. Car il se peut que depuis longtemps tu t'interroges à ce sujet. À Nis, j'ai logé dans une auberge publique que les Turcs appellent caravansérail. Là rien n'est secret. Tout se fait en public et personne ne peut détourner le regard des autres sauf lorsqu' il fait nuit noire. J'éprouvais de la répugnance pour ce genre d'auberge, surtout parce que tous les Turcs braquaient leurs yeux sur nous, surpris de nos usages et de nos habitudes.⁴²

Busbecq insiste sur l'incommodité du caravansérail, qui résulte essentiellement dans ce passage de la promiscuité à laquelle il oblige. Ce à quoi l'on assiste, et ce qui semble, en fait, véritablement gêner le voyageur, c'est à une inversion du regard. En logeant dans un caravansérail, Busbecq se trouve en effet l'objet de la curiosité de l'Autre. L'extrait nous apprend par ailleurs qu'il n'y avait pas d'échange réel entre voyageurs et étrangers. Le regard exerce son acuité dans un sens ou dans un autre mais, indirectement, il maintient aussi une distance que personne ne souhaite réellement franchir. Lorsqu'un peu plus loin dans le texte, Busbecq explique avoir logé dans un autre type d'établissement, il ne porte plus le même regard négatif. Il a pu disposer alors d'une chambre individuelle :

Je descendais parfois dans des hôtels turcs qui offrent absolument toutes les commodités dans des bâtiments qui ne manquent pas d'élégance et qui sont pourvus de chambres individuelles. Et dans ces hôtels personne n'est refusé, qu'on soit chrétien, juif, riche ou mendiant. Ils sont accessibles à tous dans les mêmes conditions.⁴³

L'ambassadeur permet à son lecteur de distinguer caravansérail et imaret. La distinction entre les deux tient en large part de la présence ou non d'espaces privatifs⁴⁴. Le second répond manifestement bien mieux aux attentes des voyageurs occidentaux. Ce qui

⁴¹ Philippe du Fresne, *op. cit.*, p. 23.

⁴² Busbecq, *op. cit.*, p. 56-57.

⁴³ *Ibid.*, p. 57-58.

⁴⁴ Yvelise Bernard rappelle que les voyageurs, dans leur ensemble, font la différence entre les deux. Pierre Belon cependant, les confond. *Op. cit.*, p. 126-128.



retiendra notre attention cependant c'est que les deux auteurs partent du motif de l'hôtel turc pour évoquer la tolérance religieuse qui règne dans l'Empire. Non seulement caravansérail et imaret se distinguent des hostelleries que l'on rencontre en Europe chrétienne, ne serait-ce que parce qu'elles relèvent d'une forme de service public, mais ils incarnent également ce que la plupart des pays occidentaux ne parviennent pas à admettre : la tolérance entre les différents dogmes. La chose est d'autant plus difficile à exposer pour les voyageurs que ces institutions sont précisément le fruit indirect d'une pratique qu'ils jugent par ailleurs barbare, celle du devchirme. La violence de l'arrachement à la famille, à la religion, aboutit à la construction de lieux qui apparaissent comme autant de manifestations de reconnaissance envers un Etat qui offre la possibilité d'une réelle progression sociale, et comme autant de gestes de piété envers une religion qui est précisément celle de l'agresseur. La fondation d'un caravansérail, d'un imaret ou de tout autre ensemble public, n'est pas à proprement parler perçue comme un geste d'apostat, puisque les auteurs ont conscience que les enfants du tribut ont été convertis de force. Mais les auteurs s'épanchent peu sur le lien entre le devchirme et la création de lieux publics qui deviennent autant de symboles d'une tolérance inconnue en Occident. Comme espace public, le caravansérail incarne à lui seul ce qui distingue l'Europe chrétienne de l'Europe ottomane. C'est la raison pour laquelle les auteurs lui accordent généralement plus d'attention qu'aux autres modalités de gîte.

Il en est une autre, cependant, qui leur permet de tenir un tout autre discours et qui apparaît, à bien des égards, comme une véritable antithèse du caravansérail. Le voyage est difficile, et malgré leur statut d'ambassadeur, Deshayes de Courmenin ou Busbecq, mais aussi M. de Noailles qu'accompagne le jeune du Fresne, ont dû, à un moment où à un autre, disposer de l'hospitalité des autochtones. Pour Busbecq, c'est même une solution plus enviable que celle de dormir dans un caravansérail. Il rappelle ainsi qu'à Plovdiv il a séjourné chez un « prêtre grec » qui s'est largement épanché sur les difficultés qu'il pouvait avoir à vivre sous le joug ottoman⁴⁵. On voit bien ici que l'évocation de l'arrêt chez l'habitant peut dépasser le cadre de la simple description. Elle peut au contraire intégrer un discours plus général de dénonciation du Turc. À cet égard, c'est le texte de Palerne qui offre la plus longue évocation d'une rencontre avec une autochtone. Nous sommes en Bulgarie, à Sophia, et le voyageur, qui doit faire halte, trouve à se loger chez une jeune Grecque :

Nous estions loges aux faulxbourgs [de Sophia], chés une belle jeune Grecque, laquelle nous fit des discours estranges, & pleins de compassion, de la cruauté grande qu'on avoit use en son endroit l'annee auparavant, a la levee des enfans du tribut : mais elle estoit encores si explorée, & avoit le coeur tellement saisy, qu'elle ne pouvoit quasi proferer ce qu'elle nous vouloit dire : qui contenoit en effect, comme estant advertie de la venue des commissaires, qu'elle avoit caché son enfant, qu'estoit en l'age de huit a neuf ans, afin qu'il ne luy fust enlevé, & que pour luy faire confesser, ou il estoit, ils luy avoyent arrache le bout des mammelles avec des fers chauds, chose que nous ne pouvions croire, d'autant mesmes que la partie est si sensitive, qu'à peine se peut il faire, que mort ne s'ensuyve, jusqu'à ce qu'elle nous monstra son sein, ou nous vismes la playe, qui n'estoit point encores bien solidée : veritablement il n'y eut celuy de nous, qui ne se sentit grandement esmeu de pitie, & noz Genissaires mesmes, de voir une telle cruauté, & tyrannie plus que barbare & inhumaine.⁴⁶

Loin du discours de l'ambassadeur, qui doit conserver une certaine réserve, le récit de Palerne insiste sur le caractère pathétique de la scène à laquelle il a été confronté. Tout semble

⁴⁵ Busbecq, *op. cit.*, p. 66.

⁴⁶ Jean Palerne, *op. cit.*, p. 307-308.



fait ici pour susciter la pitié du lecteur, qu'il s'agisse du personnage dont il est question - la « *belle jeune Grecque* » innocente à qui on a retiré son enfant et que l'on a torturée -, de l'incrédulité que manifestent les voyageurs et qui permet de susciter la curiosité du lecteur en maintenant une tension dramatique, ou qu'il s'agisse de la découverte incontestable de la blessure imposée sur la poitrine de la jeune femme, et de l'expression finale de la sincère émotion des voyageurs devant le spectacle de la souffrance. Le voyageur, nouveau saint Thomas, entend comme témoin direct de la cruauté des Turcs, rendre indubitable le caractère barbare de leurs mœurs. Le châtement en lui-même est à la fois infamant et profondément cruel ; mais il apparaît aussi comme une peine supplémentaire imposée à une population sans défense - d'ailleurs, aucune figure masculine n'est évoquée aux côtés de la jeune femme, qui semble ne disposer d'aucune protection. Cet épisode permet à l'auteur de critiquer précisément l'une des coutumes ottomanes les plus choquantes pour un Européen de l'époque, celle du devchirme, que nous avons évoquée. En utilisant la proximité avec l'autochtone, Palerne justifie l'épisode du gîte en même temps qu'il donne une dimension argumentative à son propos.

À ce moment, l'on ne peut que remarquer à quel point le gîte, selon qu'il est pris chez l'Ottoman ou qu'il est proposé par un chrétien, offre la possibilité de proposer une lecture du monde. Il ne s'agit plus tant d'informer sur les modalités du voyage, mais de profiter d'une étape pour exposer ce qui distingue Orient et Occident ou, plus précisément, Turc et Européen. Le gîte permet non seulement d'exposer les différences de coutumes, mais il devient aussi l'occasion de mettre en évidence la violence de l'envahisseur. Le discours tend d'ailleurs à se figer selon deux pôles opposés : valorisation d'un État qui permet aux populations sur lesquelles il étend sa puissance de pratiquer leurs cultes en liberté, et incrimination de ce même État, qui n'hésite pas à employer la violence pour se garantir les services à venir des meilleurs de ses sujets. Le gîte public turc s'oppose ainsi totalement, dans une logique argumentative, à celui que propose l'autochtone européen régulièrement présenté comme victime.

Le contraste est si fort entre les habitudes occidentales et celles du Levant que Philippe du Fresne et ses compagnons de voyage apprécièrent singulièrement leur arrivée à Corfou, possession vénitienne où ils firent étape sur la route de leur retour :

Nous descendîmes donc dans l'île. Nous logeâmes dans le bourg en une hôtellerie qui, bien qu'elle fût en mauvais état et pas encore réparée du désastre qu'avec tout le bourg elle avait souffert des Turcs l'an passé, pourtant nous parut très magnifique : car nous y vîmes des tables et des lits à la chrétienne, chose étrange pour nous qui depuis si longtemps avons l'habitude de dormir et manger à la turque.⁴⁷

La citation est elle-même organisée sur un contraste entre le bourg, qui ne s'est pas remis du traitement que les Turcs lui ont imposé, et l'auberge qui, malgré son état, a paru « *très magnifique* » aux voyageurs. Au-delà de la déprédation des Turcs une nouvelle fois condamnée, elle apparaît comme une forme de miracle, comme une façon fantasmatique d'incarner, par l'évocation du logis, le retour tant désiré vers des contrées aux mœurs plus proches des siennes, vers la civilisation.

Il faut cependant se garder de toute lecture manichéenne du texte de voyage, notamment lorsqu'il traite d'un périple en Turquie d'Europe. Nous avons déjà eu l'occasion de mettre en évidence le fait que les voyageurs distinguent bons et mauvais gîtes ottomans. Leur évaluation, si l'on peut l'appeler ainsi, reste globalement négative, mais elle l'est avant tout parce que les habitudes culturelles sont différentes et parce qu'à cette époque les préjugés à l'égard du Turc sont encore très forts. Toutefois, le voyage, parce qu'il propose une expérience

⁴⁷ Philippe du Fresne, *op. cit.*, p. 191.



particulière, qui est aussi sensorielle, peut offrir la possibilité d'expérimenter un autre rapport à l'étranger. Le récit, qui rend compte d'un témoignage individuel, d'une relation qui peut être d'homme à homme, permet de relativiser les différences culturelles et les nécessaires oppositions qu'elles impliquent. Philippe du Fresne, lors de son retour de Constantinople, fait halte à Modon et y est reçu par un *emin* qui leur offre, à lui et à ses compagnons, les moyens de se remettre de leur long et éreintant voyage :

Ensuite, cet *emin* nous mena en un beau jardin. Si beau et si agréable qu'il fût par la multitude des orangers, grenadiers, cèdres, figuiers, pêchers et autres arbres et par son puits frais, les fatigues endurées pendant de longues et pénibles bordées nous le firent encore estimer au dessus de sa valeur. [...] Nous restâmes dans ce *bostan* jusqu'au soir et fîmes collation avec l'*emin*, étendus sur des tapis d'Alexandrie, sous l'ombre odorante des orangers verts et jaunes. Au milieu de nous fut déployée une nappe de cuir ronde, puis on apporta de la maison de l'*emin* une pastèque et un fromage de Marseille et du pain frais, auquel nous fîmes grande fête : car la soif fait paraître l'eau délicieuse.⁴⁸

Nous retrouvons ici les éléments d'une mise en scène exotique. On en prend la mesure à la présence du personnage de l'*emin* d'abord, qui permet aux voyageurs de visiter les environs de Modon. À la fois guide et hôte, il offre une figure bonhomme qui tranche avec la représentation habituelle de l'Ottoman. Mais on la repère aussi parce que le décor, avec ces fruits méditerranéens, les odeurs qui les accompagnent, ces « *tapis d'Alexandrie* », donne à la collation un caractère enchanteur. Philippe du Fresne semble reprendre la topique du *locus amoenus* et inscrit, ce faisant, la réalité orientale dans un domaine de référence maîtrisé par son lecteur. L'évocation de cette sorte de jardin d'Eden - au-delà du caractère idyllique de cet espace, on ne peut que relever l'évocation des « grenadiers » - tempère la description souvent jusque-là essentiellement dépréciative de l'hospitalité ottomane. L'étape, qui vient ponctuer une dernière fois le voyage sur les terres du « Turc », colore ce dernier de teintes moins austères. Nous sommes entre-temps passés des Balkans aux îles de la Méditerranée ; de l'automne, ou du début de l'hiver pluvieux, aux jours d'un été resplendissant ; du départ vers les lieux de la tyrannie au retour vers des contrées connues. Tout concourt à souligner la différence entre deux expériences du voyage séparées par la découverte de la mythique cité des sultans. Et il semble bien que la figure de l'*emin* jouisse malgré elle, comme par réfraction, des conditions nouvelles dans lesquelles les voyageurs entreprennent leur périple. Il n'en demeure pas moins que l'étape, en donnant les moyens à l'étranger d'exprimer sa conception de l'hospitalité, permet aux auteurs de proposer des cultures qu'il a rencontrées, et notamment celle du « Turc » une image plus contrastée que celle que l'on retrouve dans les dénonciations habituelles du barbare⁴⁹.

⁴⁸ *Ibid*, p. 178-179. Le développement des échanges commerciaux entre la France et l'empire ottoman dans la dernière partie du XVI^e siècle et la première du siècle suivant a contribué à faire de Marseille un port de première importance dans les échanges avec les Turcs. Vincent de Stochove, voyageur flamand qui prit la route depuis la cité phocéenne au début des années 1630, explique très clairement dans son récit l'évolution des rapports de forces économiques entre Venise et les autres pays d'Europe de l'ouest. In *Voyage du Levant*, Bruxelles, H. A. Velpius, 1650, p. 25. Il est également possible d'envisager que l'évocation géographique du mets intervienne ici comme une façon pour l'auteur de signaler qu'il se situe, en Méditerranée, dans un espace de transition, qu'il est, en fait, sur la voie du retour.

⁴⁹ Du reste, comme le rappelle Marie-Clarté Lagrée, le plus souvent les mœurs ottomanes ne choquent pas les voyageurs, comme l'on aurait pu s'y attendre. L'analyse du détail des textes montre que la peinture négative de l'Ottoman ne s'étend pas nécessairement à sa façon de vivre, pour laquelle les voyageurs conservent souvent, au contraire une réelle curiosité. Voir « Les Banalités du corps : Les populations musulmanes et leurs pratiques corporelles du quotidien vues par les voyageurs français au Levant (vers 1560-vers 1580) », in *Passages*, n°6, 2015, p. 13-21.



CONCLUSION

Les conditions difficiles du voyage dans les possessions turques d'Europe à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e ont nécessairement des répercussions sur les récits des voyageurs. La récurrence des motifs, qu'il s'agisse de l'évocation de l'abandon dans lequel les Turcs paraissent laisser les villages chrétiens ou les châteaux qui servaient la défense des populations autochtones, sans nuire totalement à l'expression d'un point de vue personnel, traduit, à tout le moins, la rémanence, au cœur du propos, de lectures antérieures qui ont forgé des stéréotypes négatifs dont il est particulièrement difficile de s'extraire ; *a fortiori*, sans doute, lorsque l'on entend partager son expérience avec un lecteur. Mais elle semble plus généralement vouloir donner corps à l'image fantasmatique que les occidentaux se font du peuple auquel ils vont se confronter et qui les inquiète. L'évocation des étapes n'échappe pas à la règle de la redite. Bien souvent les mêmes métaphores, les mêmes correspondances reviennent sous la plume des auteurs lorsqu'il s'agit d'évoquer la façon de vivre de ces Turcs qu'ils considèrent peu. Pourtant, en instaurant une pause narrative et une relation plus approfondie avec les hommes qui habitent les espaces traversés, elles s'imposent comme un moment privilégié, celui au cours duquel le narrateur se met en scène soit comme transcriteur d'un témoignage, soit comme hôte d'un étranger que l'on présente rituellement comme hostile. D'une certaine façon, lorsqu'ils sont étoffés, ces épisodes donnent vie au voyageur, qui soudainement ne se limite plus à la voix qui porte le discours mais qui s'incarne sous les yeux du lecteur. En cela, ils font entrer la narration là où, auparavant, l'on trouvait essentiellement de la description. Par extension, ils offrent la possibilité d'un rapport individualisé à l'Autre. Aussi, sans nier les différences culturelles qui, au contraire, se révèlent dans l'évocation des intérieurs ou des mets qui sont proposés, les étapes en Roumélie offrent-elles une occasion unique d'expérimenter le quotidien de l'autre avant d'entrer au cœur de l'empire. Cet épisode est d'autant plus précieux qu'il se situe dans un environnement inquiétant et qu'il est le premier vrai contact que les voyageurs ont avec le monde ottoman et sa culture.



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- Belon du Mans Pierre, *Les Observations de plusieurs singularitez et choses mémorables, trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays estranges*, Anvers, 1555.
- Blount Henry, *A Voyage into the Levant : A Brief relation of a journey lately performed by master Henry Blount, gentleman, by the way of Venice, into Dalmatia, Sclavonia, Bosnia, Hungary, Macedonia, Thessaly, Thrace, Rhodes, and Egypt, unto Cairo : with particular observations concerning the moderne condition of the Turkes, and other people under that empire*, London, Andrew Croke, 1636.
- Busbecq Ogier Ghiselin (de), *Les Lettres turques* (1589), trad. du latin Dominique Arrighi, Paris, Champion (coll. Champions classiques, série « Littératures »), 2010.
- Canaye Philippe, Seigneur du Fresne, *Le Voyage du Levant, de Venise à Constantinople, l'émerveillement d'un jeune humaniste* (1573), édition du texte original italien et traduction M. H. Hauser, Paris, Ernest Leroux, 1894.
- Deshayes de Courmenin Louis, *Voyage de Levant fait par le commandement du roy en l'année 1621*, Paris, Adrian Taupinar, 1624.
- Litghow William, *Travels and voyages through Europe, Asia and Africa*, Edimbourg : A. Murray and J. Cochran, 1770.
- Palerne Jean, *Pérégrinations du Seigneur Jean Palerne Forésien, secrétaire de François de Valois, duc d'Anjou et d'Alençon etc. Où il est traité de plusieurs singularitez et antiquités, remarquées es provinces d'Egypte, Arabie déserte et pierreuse, Terre Sainte, Surie, Natolie, Grece, et plusieurs isles tant de la mer mediterranee que Archipelague. Avec la manière de vivre des Mores et Turcs et de leur religion. Ensemble un bref discours... à Constantinople...* Lyon, 1606, B.N. Fr, G27399.
- Moryson Fynes, *An Itinerary containing his ten yeeres travel through the twelve dominions of Germany, Bohmerland, Sweitzerland, Netherland, Denmarke, Poland, Italy, Turkey, France, England, Scotland and Ireland*, publié pour la première fois en 1617 à Londres par John Beale. Edition modern utilisée : *The Itinerary of Fynes Moryson, in four volumes. Vol. 1 et 2*, Glasgow : James MacLehose and Sons, 1908.
- Montaigne Michel (de), *Essais*, Paris, Gallimard (coll. La Pléiade), 2007.
- Thevet André, *Cosmographie du Levant, Cosmographie de Levant : revue et augmentée de plusieurs figures*, Lyon, 1556.



Textes critiques

- Arrighi Dominique, *Ecritures de l'ambassade : Les Lettres turques d'Ogier Ghiselin de Busbecq, 1521-1591*, Paris, Champion, 2012.
- Atkinson Geoffrey, *Les Nouveaux horizons de la Renaissance française*, Paris, Droz, 1935.
- Bernard Yvelise, *L'Orient du XVI^e siècle à travers les récits des voyageurs français : regards portés sur la société musulmane*, Paris, L'Harmattan, 1988.
- Bittar Thérèse, *Soliman, L'Empire magnifique*, Paris, Gallimard, 1994.
- Borromeo Elisabetta, *Voyageurs occidentaux dans l'Empire ottoman (1600-1644)*, vol. 1, Paris, Institut français d'études anatoliennes, Maisonneuve et Larose, 2007.
- Dalègre Joëlle, *Grecs et Ottomans, de la chute de Constantinople à la fin de l'Empire ottoman (1453-1923)*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- Fumaroli Marc, « Les Mémoires au carrefour des genres en prose », in *La Diplomatie de l'esprit*, Paris, Gallimard (coll. Tel), 2001,
- Gomez-Géraud Marie-Christine, *Le Crépuscule du Grand Voyage. Les Récits de pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999.
- Gomez-Géraud Marie-Christine, « La collection des *Navigations et Voyages* (1550-1559) de Jean-Baptiste Ramusio : mécanismes et projets d'après les para-textes », *Revue des Etudes Italiennes*, septembre 1990 (article écrit en collaboration avec Sylviane Albertan-Coppola), p. 59-70.
- Holtz Grégoire *L'Ombre de l'auteur, Pierre Bergeron et l'écriture du voyage au soir de la Renaissance*, Genève, Droz, 2010.
- Lagrée Marie-Clarté, « Les Banalités du corps : Les populations musulmanes et leurs pratiques corporelles du quotidien vues par les voyageurs français au Levant (vers 1560-vers 1580) », in *Passages*, n°6, 2015, p. 13-21.
- Laurens Henry, Tolan John et Veinstein Gilles, *L'Europe et l'Islam, quinze siècles d'histoire*, Paris, Odile Jacob, 2009,
- Lestringant Frank, *L'Atelier du Cosmographe, Ou L'Image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991.
- Lestringant Frank, « Le déclin d'un savoir. La crise de la cosmographie à la fin de la Renaissance », in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, Année 1991, Volume 46 Numéro 2, p. 239-260.
- MacJannet Linda, « "History written by the enemy": Eastern Sources about the Ottomans on the Continent and in England », *English Literary Renaissance*, 36, no. 3, 2006.
- Roche Daniel, *Les Circulations dans l'Europe moderne XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Pluriel, 2013.
- Stagl Justin, *Eine Geschichte der Neugier. Die Kunst des Reisens 1550-1800*, Wien, Böhlau 2002.
- Stagl Justin, « Un Système de littérature normatrice des voyages au XVI^e siècle », in Gilles Chabaud, Evelyne Cohen, Natacha Coquery, Jérôme Penez (éds.), *Les Guides imprimés du XVI^e au XX^e siècle. Villes, paysages, voyages*, Paris, Belin (coll. Mappemonde), 2000, p. 37-44.
- Wolfzettel Friedrich, *Le Discours du voyageur. Pour une histoire littéraire du récit de voyage en France, du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1996
- Yérasimos Stéphane, *Les Voyageurs dans l'Empire ottoman. Bibliographie, itinéraires et inventaire des lieux habités*, Ankara, Editions de la société turque d'histoire, 1991.